

Pourquoi je suis resté garçon

Autor(en): **Chappuis, Hermann**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Instruction et éducation.

Fervant admirateur des progrès de la science dans notre pays, je voue à l'Etat une vive reconnaissance pour la sollicitude qu'il apporte à mettre l'instruction à la portée de tous. D'un autre côté, la faculté de réceptivité des cervelles de notre jeune génération dépasse tellement, me semble-t-il, ce que nous étions habitués à voir autrefois, qu'il faut nécessairement admettre que la généralité des enfants sont beaucoup mieux doués, ou que les méthodes se sont considérablement perfectionnées.

Jeunes gens, sachez apprécier tous les privilèges dont vous jouissez, et permettez-moi de vous dire quelques vérités dont la pratique pourrait faire de vous des sujets distingués, des jeunes gens et des jeunes filles presque parfaits.

Cette instruction, dont vous êtes fiers à juste titre, c'est très bien, très beau, mais cela ne suffit pas : Pour qu'elle ait toute sa valeur, cette perle fine doit être enfermée dans un écrin digne d'elle. Cet écrin, c'est votre manière d'être envers chacun, envers vos inférieurs comme envers vos supérieurs.

Or, pardonnez à ma franchise ; je rencontre nombre de jeunes messieurs et de jeunes demoiselles très savants, il est vrai, mais j'ai beau me munir de la lanterne de Diogène, j'ai rarement la bonne chance de rencontrer un jeune homme vraiment bien élevé, une jeune fille affable et respectueuse pour la vieillesse, par exemple. Tenez, pas plus tard que l'autre dimanche, une foule inaccoutumée se pressait dans le temple de Saint-François pour y entendre le grand prédicateur, M. Bersier, de Paris. Une vieille dame aux cheveux d'argent, arrivée au dernier moment, cherchait avec angoisse une place dans des bancs où une charmante rangée de jeunes filles semblait être très au large ; d'un geste humble, et avec un sourire de bonne grand'mère qu'elle était, elle implorait de ces jeunes personnes un peu de bonne volonté pour se ranger. Pas une ne bougea ! Même fait se répéta au banc suivant, occupé encore par de la jeunesse. Voilà, pensai-je avec d'autres dames témoins du fait, des fillettes qui apprennent sans doute les trois langues et mille autres choses, et qui ignorent la politesse la plus élémentaire.

N'avez-vous jamais rencontré en wagon de 3^{me} classe Monsieur Erudit, qui vient de passer brillamment ses derniers examens ? — L'avez-vous vu

se prélassant sur la banquette, le cigare obstinément à la bouche, malgré la toux significative d'une dame à l'air maladif, et jouissant sans scrupule de sa bonne part, à côté d'une paysanne qui se résigne à rester debout, dans le couloir, faute de place ?... Ce même jeune homme, soyez-en sûrs, souffrira qu'un vieillard lui cède la place sur le trottoir ; que dans une société il y ait encore une dame debout tandis qu'il occupe un coin de sofa. Quand il sera marié, tenez pour certain qu'on le verra escortant, les bras ballants et les mains vides, sa jeune épouse chargée de paquets ou de paniers.

Et vous, collégien de 3^{me} ou 4^{me}, avez-vous cru vous grandir de 10 années en jetant dédaigneusement sur le comptoir vos 2 sous, pour la brioche que vous preniez en hâte, et en vous éloignant sans prononcer un bonjour ni un adieu ?...

J'ai signalé le mal, vous êtes en droit, mes amis, de me demander où est le remède. Pour acquérir la politesse, consultez votre cœur, puisqu'un auteur a dit : « La vraie politesse vient du cœur. » Puis ayez souvent à la pensée la belle maxime tirée de l'Evangile : « Faire aux autres comme nous voudrions qu'on nous fit. » Vivez davantage dans le cercle de famille et ne pensez pas que celle-ci soit l'endroit par excellence où l'on puisse étaler ses défauts et sa mauvaise humeur. Respectez dans vos propos les oreilles délicates de vos sœurs et de votre mère, rendez-leur ces mille petits services qui entretiennent l'affection.

Quant à la science des salons, se présenter sans gaucherie, saluer avec grâce, etc., le professeur de danse vous l'enseignera, et vous en garderez, malgré vous, quelque chose ; après quoi, si vous avez le bonheur d'aller passer quelques années à l'étranger, vous comprendrez toute l'importance de ces mille riens qu'on appelle le savoir-vivre, et qui sont le complément nécessaire de toute brillante instruction.

Sophie TROTTENVILLE.

Pourquoi je suis resté garçon.

Pourquoi je suis resté garçon ? dit le commandant, tandis que la femme du colonel servait le café dans des tasses de Sèvres, pourquoi ? Si beaucoup de vieux célibataires ignorent la cause de leur solitude, moi, je connais l'origine de la mienne ; triste origine, parbleu ! Et, pour se remettre, le papa du bataillon, comme nous l'appelions, vida son verre de chartreuse d'un seul trait.

— Commandant, reprit M^{me} la colonelle, on risque fa

cilement d'être indiscret en s'aventurant sur le terrain confidentiel, mais entre militaires comme nous, on va rondement et on parle franchement. Si je fais une faute, vous me pardonnerez. J'aimerais connaître votre histoire. Voulez-vous et pouvez-vous la raconter ?

— Diantre, fit le vieux soldat, qui, devant les dames, n'osait se servir que des rares petits jurons que contenait son immense arsenal, votre demande me met mal à l'aise, madame. Ce n'est point que le récit de mon aventure me soit pénible à faire. Trente années ont réussi à ressouder les débris d'un cœur complètement brisé; mais je suis plus timide devant le beau sexe que devant l'ennemi. Qu'est-ce que l'éclair des fusils auprès des reflets de si jolis yeux, et qu'est-ce que la gueule d'un canon, chargé à mitraille, en comparaison de bouches émaillées de si belles dents.

— Oh! oh! commandant, dit le colonel, si vous ne savez pas narrer les histoires, vous devez vous entendre admirablement à conter fleurette. Quel choix d'expressions !

— Alors, ajouta sa femme, curieuse comme toutes les filles d'Eve, en le regardant par dessus son éventail, vous lâchez pied devant le danger, Monsieur Brifot? Et, d'un ton de reproche : commandant, c'est la première fois que vous reculez !

— Sacré nom... Morbleu! cria le vieux soldat qui avait failli retomber dans son péché mignon, moi, Brifot, reculer ? et cela quand vous m'ordonnez d'avancer ! Ventrebleu ! je vais secouer encore une fois cette vieille carcasse à votre intention, madame. Espérons que la soudure tiendra bon.

On aurait pu croire que le brave homme appréhendait la vision du passé qu'il allait évoquer. Il vida de rechef son verre, d'un tour de main lissa les crocs de sa moustache et, d'un ton grave, dit : Voici l'affaire !

J'étais lieutenant de zouaves. Il y a donc belle lurette que l'aventure est arrivée. Pour me remettre d'une blessure et de quelques coups de soleil qui m'avaient détérioré le tempérament, j'avais obtenu un congé de trois mois. Je le passais chez ma sœur en Normandie. J'employais mon temps à jouer aux soldats avec ses moutards et à leur tailler des sabres de bois. Dans la maison voisine habitaient deux femmes, l'une beaucoup plus âgée que la seconde, qui l'appelait maman. Je les pris pour la mère et la fille. Plus tard, j'ai su que la petite avait été adoptée. Elle était blonde avec des yeux bleus et une taille comme cela, toujours habillée de noir. Je supposai que cette couleur convenait à son teint. Les femmes sont si coquettes. Au bout de trois semaines, j'en étais féru. Elle, de son côté... diantre, quand on a vingt-quatre ans, bonne tournure, l'œil vif et un ruban rouge à la boutonnière.... vous comprenez ! A ce moment, j'avais aussi la langue mieux pendue que je ne l'ai aujourd'hui, et c'était heureux, car il me fallait débiter des histoires, tant que le jour durait, des histoires qui auraient tout grands ses beaux yeux. Bientôt, nous nous liâmes officieusement. Sûrs l'un de l'autre, cela nous suffisait. Je partais pour revenir sous peu. Nous sortions maintenant bras dessus, bras dessous, et, dans la localité, on n'appelait plus mon amie que la promise du lieutenant. Voici où commence le grabuge. Un des derniers soirs de mon séjour, Sophie exigeait un récit. Ma foi, mon sac, à ce moment-là, était moins garni qu'aujourd'hui, et j'avais, durant le trimestre, épuisé à peu près toutes mes munitions. Je déclinai l'invitation. Elle insista. Eh bien, lui dis-je, M^{lle} Mauvaise-Tête, je vais vous raconter comment, au régiment, on punit les récalcitrants. C'est une vilaine histoire, mais je n'en ai pas d'autres ce soir à votre disposition. Et je lui parlai d'un de mes hommes que j'avais dû, étant en campagne, faire

passer par les armes. Une aventure peu intéressante. A mesure que je développais mon sujet, Sophie devenait plus blanche et ses yeux s'ouvraient démesurément. Je supposai que la fin tragique du pauvre corps excitait chez elle une grande sympathie, ou que l'idée que je l'avais expédié dans l'autre monde lui était désagréable. Mon récit était terminé qu'elle n'avait pas encore parlé. Aussi, pour la laisser se remettre de son émotion, j'ajoutai quelques mots tout en allumant mon cigare. Oui, la discipline a des exigences bien pénibles. Tuer un mouchard, ce n'est rien, mais un Français, c'est raide ! Un vrai Français encore ! Comment, diantre, s'appelait-il déjà ? Je restais, l'allumette à deux centimètres de mon cigare, cherchant ce diable de nom. Il me revint tout à coup et je m'écriai : Il était de Coqbois et se nommait Jean Fabire.

A ce moment, Sophie poussa un cri terrible et s'abat-tit à mes pieds. Il y avait de quoi, sacrebleu ! j'avais fait fusiller son frère.

HERMANN CHAPPUIS.

Une femme raisonnable.

Fichtre ! il n'en pleut pas, des femmes vraiment raisonnables ; ni des hommes non plus. Aussi, quand nous avons le bonheur de rencontrer l'un ou l'autre, il faut s'empresse de tirer le chapeau.

Voici quelques passages extraits d'une lettre écrite par une Lausannoise, à la *Voix du Peuple*, sur la question aujourd'hui discutée : *Le droit au travail pour la femme*.

« Je voudrais bien, dit-elle, que ces beaux messieurs, qui veulent nous mettre sur pied d'égalité avec l'homme, en nous donnant *le droit* d'être typographes, clercs de notaires, mécaniciennes, etc., vinssent passer une journée pour voir comme une femme d'ouvrier, pour peu qu'elle ait deux ou trois enfants, a non seulement le droit mais le devoir de travailler douze et quinze heures par jour ; je voudrais bien savoir aussi quel bénéfice il y aurait pour nos maris à nous voir quitter la maison en même temps qu'eux, revenir aux mêmes heures, laisser le potager sans feu, l'armoire sans linge propre, les enfants sans bas, pour rapporter au bout de la semaine un gain qui ne compense jamais l'abandon dans lequel se trouve le ménage.

Voyez-vous, monsieur, je crois que si l'on consultait nos maris, au lieu de se laisser embobiner par de beaux parleurs, ils vous diraient ceci : « Elevez nos gains de façon à ce que nos femmes restent au foyer, et que ce foyer soit toujours pour elles pourvu de tout ce qu'il faut pour nos modestes besoins ; que nous puissions leur donner de bons souliers, un manteau chaud, du feu dans la chambre, en hiver, de l'air, un logis clair et sain en été, et le dimanche une promenade avec une halte dans un coin bien champêtre ; que nous, les forts, nous apportions tout à la maison et que la femme, en soit la joie et le calme ; voilà ce que nous demandons. »

A mon avis, il faut que nous n'exercions que les métiers que nous pourrions continuer tout en gardant les enfants et en veillant le pot-au-feu. Tous ces états qui forcent la jeune fille à passer la journée dans les ateliers, où elle se trouve mêlée aux hommes, sont de mauvais métiers qui ne peuvent don-